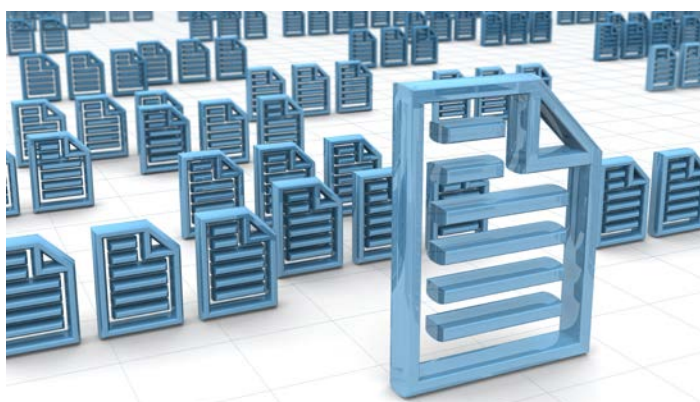




LA CHRONIQUE DE
GILLES DOWEK

HEURS ET MALHEURS DE LA PROPRIÉTÉ PRIVÉE

L'informatique bouscule la notion de propriété.
De ce fait, révolutionnera-t-elle la société bien plus
radicalement que l'action politique ?



Un morceau de musique, un texte ou toute autre information mise sous une forme numérisée est très facile à dupliquer et à partager. En rester le propriétaire est donc, *de facto*, difficile.

Dans son livre *Homo sapiens technologicus*, le philosophe Michel Puech suggère que le lave-linge a changé la vie des femmes, et de quelques hommes, davantage que n'importe quelle décision politique. Cette remarque nous mène à nous interroger sur l'efficacité relative de deux stratégies de transformation du monde, la technique et l'action politique, grâce à un exemple : la propriété privée.

Depuis la fin du XVIII^e siècle, plusieurs mouvements politiques, influencés par la pensée de Gracchus Babeuf, Pierre-Joseph Proudhon, Karl Marx, Friedrich Engels et d'autres, tentent d'éliminer la propriété privée ou d'en restreindre la portée, avec, à certains moments, quelques succès, telle la création d'entreprises publiques. Mais, malgré ces succès, ces mouvements ne semblent pas réellement mettre la propriété privée en danger. Celle-ci, en revanche, est sévèrement menacée par le développement de l'informatique.

Une première raison est que l'informatique fabrique des objets immatériels,

duplicables à coût nul, tels des programmes ou des données. Quand une mine produit un sac de charbon, elle ne peut pas le transformer, sans coût, en deux sacs identiques. Mais quand un informaticien écrit un programme, il peut le transformer, sans effort, en deux programmes identiques. Dans le premier cas,

Même si elle ne disparaît pas, la propriété privée recule

se pose la question de la personne autorisée à utiliser ce sac de charbon – personne que nous appelons le « propriétaire » du sac de charbon. Dans le second, nul besoin d'identifier un propriétaire, puisque le programme peut être dupliqué ad libitum et utilisé par qui le souhaite. Certains essaient d'appliquer la vieille notion de propriété à ces nouveaux objets que sont

les algorithmes, les programmes, les données... mais avec un succès limité, car la notion de propriété d'un objet est intrinsèquement liée à sa non-duplicabilité.

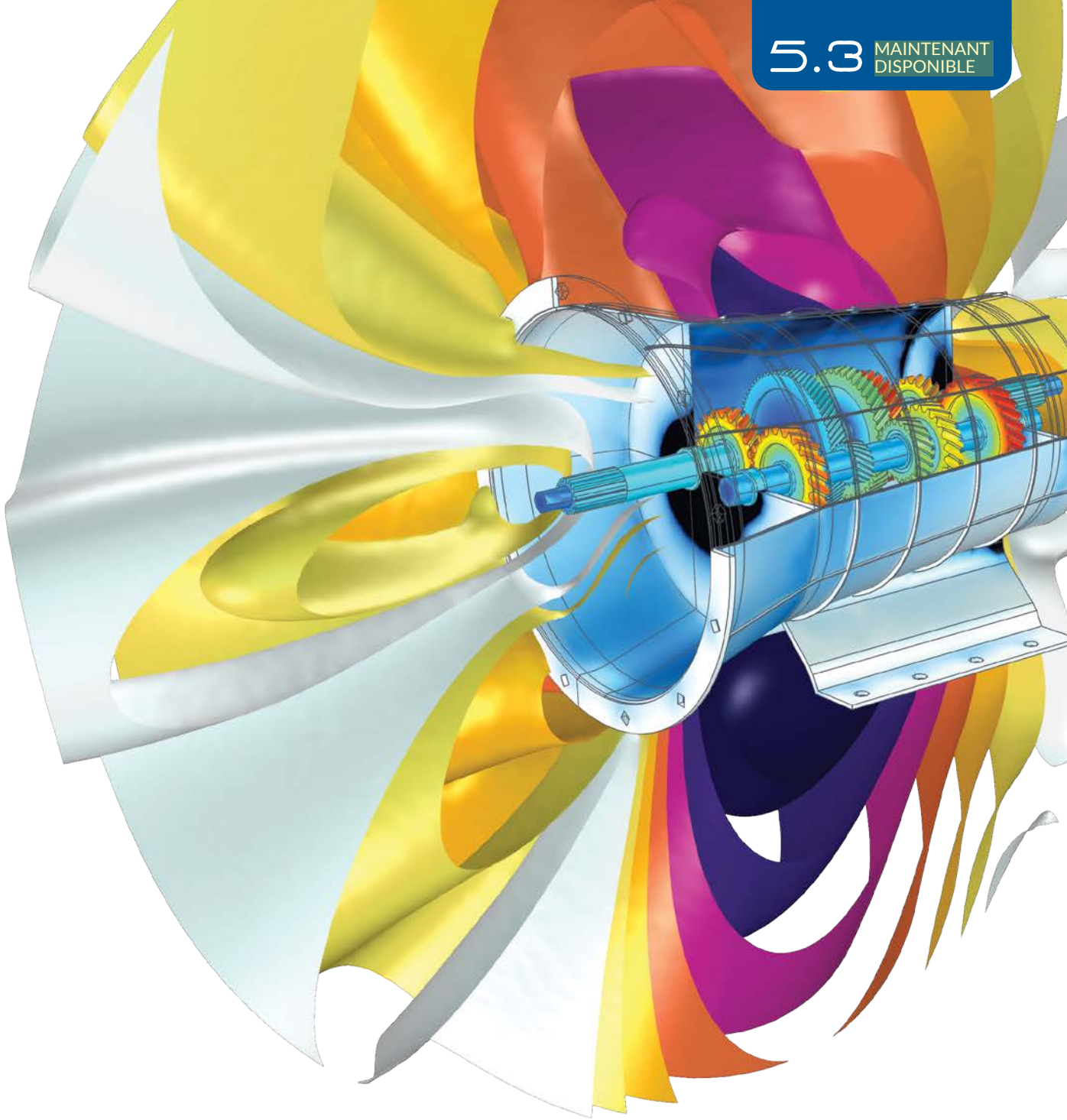
Une seconde raison est que, plus un programme a d'utilisateurs, plus il est amélioré, car chaque utilisateur peut participer à son développement. Mais, pour que cela puisse se faire, il faut que ses concepteurs acceptent de partager ce programme, c'est-à-dire, essentiellement, d'en abandonner la propriété.

À première vue, ce recul de la propriété ne concerne que des biens très particuliers : l'information est certes duplicable à coût nul, mais la matière et l'énergie ne le sont pas. Toutefois, les objets que nous fabriquons sont de plus en plus informationnels. Par exemple, un ordinateur, un moteur à explosion ou un bâtiment ne sont pas duplicables, mais le plan de l'ordinateur, du moteur ou du bâtiment – l'algorithme qui permet de les fabriquer – le sont. Si bien que nous pouvons être propriétaires d'un ordinateur, tout en ne l'étant pas de son plan. Même si elle ne disparaît pas, la propriété privée recule donc partout.

Ce qui est vrai de la propriété est également vrai du travail, plus gravement menacé par l'automatisation des services que par d'hypothétiques mouvements politiques influencés par la pensée de Paul Lafargue, auteur du *Droit à la Paresse*, ou de Bertrand Russell, auteur de *L'Éloge de l'oisiveté*.

Ainsi, dans l'expression « révolution informatique », il ne faut pas prendre le mot « révolution » trop au sens figuré : en mettant en péril la propriété privée, le travail, mais aussi, par exemple, les institutions, la révolution informatique est peut-être, littéralement, une révolution. Et les informaticiens qui construisent un monde sans propriété privée sont peut-être comparables aux saint-simoniens qui, pour favoriser l'association et la fraternité entre les hommes, construisaient des lignes de chemin de fer. ■

GILLES DOWEK est chercheur à l'Inria et membre du conseil scientifique de la Société informatique de France.



LA MULTIPHYSIQUE POUR TOUS

avec COMSOL Multiphysics®

Les outils de simulation numérique
viennent de franchir une étape majeure.

Dépassez les défis de la conception avec COMSOL Multiphysics®. Avec ses puissants outils de modélisation et de résolution, obtenez des résultats de simulation précis et complets.

Développez des applications personnalisées à l'aide de l'Application Builder, et déployez-les au sein de votre organisation et auprès de vos clients partout dans le monde, avec une installation locale de COMSOL Server™.

N'attendez plus. Bénéficiez de la puissance des simulations multiphysiques.

comsol.fr/products



LA CHRONIQUE DE
GÉRALD BRONNER

CLIMAT: POURQUOI TANT D'INERTIE?

Si la question du changement climatique mobilise peu, c'est probablement parce que trop de dangers environnementaux sont mis en avant sans qu'on les ait hiérarchisés.



C'est une énigme persistante: alors qu'il y a un consensus scientifique sur la question du changement climatique et que le grand public en est plutôt bien informé, pourquoi cette prise de conscience ne se transforme-t-elle pas en mobilisation générale? Tous ceux qui ont travaillé sur les incitations savent combien il est naïf de parier sur la seule vertu pour parvenir à mobiliser les foules, mais on pourrait croire que la peur est un moteur suffisant pour créer un mouvement puissant dans l'opinion.

Cependant, en premier lieu, cette peur n'est pas si tangible qu'on pourrait le croire. Un rapport gouvernemental publié en 2017 indique que les enjeux climatiques ne font pas partie du trio de tête des craintes des Français, lesquels se déclarent plus préoccupés par le terrorisme, la précarité de l'emploi et les questions de santé.

Ensuite, les conséquences du désastre annoncé paraissent à certains situés dans un futur lointain et un peu irréel, de sorte que les coûts imaginés sont soumis à ce que Paul Samuelson appelait la

dépréciation temporelle de la valeur. La valeur d'une dette, expliquait cet économiste américain, a tendance à s'amenuiser psychologiquement à mesure qu'elle doit être honorée dans un lointain futur.

Enfin, la part de ce que chacun peut faire paraît marginale en termes de bénéfices escomptés par rapport aux efforts qui sont demandés. D'autant que les premiers effets catastrophiques de ce

Les rayonnages du supermarché de la peur sont trop bien garnis

réchauffement se situent dans des contrées exotiques, et l'on sait que notre compassion est affectée par les kilomètres qui nous séparent du lieu du drame.

Mais entre toutes les raisons que l'on a pu invoquer, il en est une qui me paraît fondamentale lorsqu'on s'interroge sur

la paralysie de l'action: celle d'avoir trop de choix. En effet, le marché cognitif est saturé par l'exhibition du risque (fondé ou infondé): les ondes, le nucléaire, le glyphosate, le gluten, le lactose, les OGM, les perturbateurs endocriniens... Les rayonnages du supermarché de la peur sont si bien fournis qu'ils peuvent conduire tout à la fois à retenir notre attention en permanence et à suspendre peu à peu notre capacité d'action.

Cette situation de paralysie de la décision humaine me paraît bien illustrée par une expérience que mentionne le psychologue allemand Gerd Gigerenzer dans son livre *Le Génie de l'intuition*. On installe dans une épicerie de luxe deux stands. Le premier propose 24 variétés exotiques de confiture tandis que le second n'en propose que 6. On constate alors que le stand le mieux garni retient plus facilement l'attention (60% contre 40%), mais il suscite moins d'actes d'achat. Lorsque 24 confitures sont présentées, seuls 3% de l'ensemble des clients en achètent un pot de plus. En revanche, si le choix est réduit à 6, le chiffre grimpe à 30%. Le plus grand choix attire donc davantage l'attention, mais ne favorise pas forcément la décision et l'action.

Pour que le cerveau humain puisse prendre une décision et ne soit pas frappé par ce que le psychologue américain Roy Baumeister nomme l'épuisement de l'ego, il lui faut percevoir un ordre de priorité. Or la mise en scène permanente des risques ne contribue pas à l'établissement d'une hiérarchie rationnelle. Ceux qui se préoccupent de questions environnementales ne favorisent pas toujours cette hiérarchie rationnelle des risques et contribuent souvent, involontairement, à la saturation de notre attention.

Nous sommes constamment sollicités par la mise en scène du risque et convaincus, à tort ou à raison, de vivre dans un environnement empoisonné. Mais cette arborescence envahissante des peurs ne nous rend pas nécessairement aptes à réagir lorsque se présente le vrai danger. ■

GÉRALD BRONNER est professeur de sociologie à l'université Paris-Diderot.